

Claude-Hélène Perrot

Historienne



En 2008. BLOG SERGE GRAH

Une très grande historienne de l'Afrique nous a quittés le 16 juillet. Elle a rejoint les déités du sous-sol, les ancêtres et autres «*invisibles*», pour reprendre son expression, dont il arrivait qu'elle convoque la protection par une offrande de gin versé sur le sol de son appartement du 13^e arrondissement de Paris.

Celle qui, sans y croire, s'amusaient de son propre respect des rituels religieux traditionnels africains, comme du reste de son intérêt pour les royautes et chefferies qui presque partout en Afrique coexistent avec les nations postindépendance, avait grandi dans une famille franc-comtoise tout ce qu'il y a de plus républicaine et laïque, à l'ombre de son frère, François Perrot (1921-2016), gaulliste et résistant de la première heure.

Après la guerre, elle se lance dans des études d'histoire, obtient le capes et devient professeure de l'enseignement secondaire, à Cholet (Maine-et-Loire), puis Coulommiers (Seine-et-Marne). C'est lors de vacances d'été qu'elle effectue, à 30 ans, avec sa sœur Jeanne, son premier voyage en Afrique, au Sénégal, deux ans avant l'indépendance du pays. Sur le bateau qui fait la liaison de Bordeaux à Dakar, elle rencontre le photographe Marc Garanger, qui restera un ami de soixante ans et l'accompagnera de nombreuses fois en Afrique. Elle découvre en même temps le poids de la domination coloniale et son intérêt pour une histoire faite au contact des gens. Le désir d'Afrique était né.

Traditions orales

Elève à l'Ecole pratique des hautes études, à Paris, elle y suit les cours de Roger Bastide, qui étudie les cultures diasporiques africaines aux Amériques, et de Georges Balandier, qui plaide pour une extension du domaine des sciences sociales à l'Afrique émergente. Puis elle obtient un congé sans solde de deux ans pour préparer, à partir des archives des missions protestantes conservées à Paris, une thèse sur le Lesotho du roi Moshoeshoe (XIX^e siècle), soutenue en 1963 et qui sera publiée sept ans plus tard à Abidjan (*Les Sotho et les Missionnaires européens au XIX^e siècle*, université d'Abidjan, 1970). Car, entre-temps, elle est affectée en Côte d'Ivoire nouvellement indépendante, à la direction de la recherche d'abord (1963-1966), à l'Ecole des lettres d'Abidjan ensuite (1966-1971).

Elle s'intéresse de près aux Anyi, une société à pouvoir centralisé du sud-est de la Côte d'Ivoire, qui appartient au plus vaste ensemble culturel akan. Nouant contacts et

13 SEPTEMBRE 1928 Naissance à Lembach (Bas-Rhin)

1958 Premier séjour en Afrique

1983 Professeure à Paris-I-Panthéon-Sorbonne

16 JUILLET 2019 Mort à Paris

amitiés dans le Ndényé, l'un des royaumes anyi, elle apprend la langue «*sur le tas*», recueille des traditions orales remontant à plusieurs siècles, qu'elle compare aux récits laissés par les Européens depuis le XVII^e siècle. En parallèle, s'intéressant à une société voisine parlant également l'anyi, les Eotilé, riverains de la lagune Aby, elle découvre que l'on peut aussi reconstituer l'histoire de sociétés sans Etat, en l'occurrence une société lignagère, au prix d'un patient travail de recueil et de comparaison des récits détenus par chacun des lignages et en mobilisant d'autres sources, telles que les formules rituelles ou encore la topographie des lieux dévolus aux cultes.

Rentrée en France, détachée au CNRS (1971) puis recrutée comme maître assistante à l'université de Paris-I-Panthéon-Sorbonne (1973), elle succède en 1983 à Yves Person comme professeure d'histoire contemporaine de l'Afrique. De ses carnets, enregistrements et photos, elle tirera deux ouvrages majeurs : d'une part *Les Anyi-Ndényé et le Pouvoir aux XVIII^e et XIX^e siècles* (Abidjan, CEDA ; Paris, Publications de la Sorbonne, 1982), issu d'un doctorat d'Etat sous la direction de Georges Balandier et illustré de photographies de Marc Garanger, et *Les Eotilé de Côte d'Ivoire aux XVIII^e et XIX^e siècles : pouvoir lignager et religion* (Paris, Publications de la Sorbonne, 2008).

L'empreinte de Claude-Hélène Perrot sur les études africaines est profonde. Sa générosité lui a acquis de nombreuses amitiés en Côte d'Ivoire et en France. Son séminaire au Centre de recherches africaines de la rue Malher, à Paris, qu'elle poursuivait dix années après sa retraite (seulement «*administrative*») en 1993, lui a gagné de nombreux disciples en Europe et en Afrique. Tous reconnaissent dans son œuvre une «*méthode*» faite de labeur obstiné (pour établir une documentation historique à partir de l'oralité), de rigueur critique (dans l'examen des récits oraux) et d'optimisme (dans la faculté de l'historienne à reconstituer le passé). Car, il faut le savoir, même si on n'y croit pas : tels des déités, les témoins du passé vivent autour de nous. ■

FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE
(COLLÈGE DE FRANCE)